

PRÉAMBULE

Décembre 1973 : Je m'appelle Nezha, maman le prononce Nezha, j'ai trois ans, je suis une petite Marocaine de Casablanca. Née au milieu d'une grande famille, je baigne dans un immense nid d'amour.

Mon grand-père m'installe dans la voiture. Lui, c'est ma vie.

Je hurle. C'est un souvenir traumatique, une séquence sourde et obsédante, celle d'un déchirement.

Il essaie de me calmer, mais je bondis hors de la voiture, le visage en larmes, le souffle coupé. J'ai perdu les mots, je hurle, je ne sais pas pourquoi, je pressens au fond de moi que c'est un voyage étrange, un voyage sans retour, ou presque.

Je ne veux pas y aller, je ne veux pas quitter ma maison, mon paradis de Aïn Bordja.

Je ne veux pas quitter ma grand-mère, elle m'a allaitée, elle est comme ma mère.

Je ne veux pas quitter Miloud, qui est comme mon frère, je ne veux pas quitter mes dix très jeunes oncles et tantes. Ils sont mon univers.

À l'avant, maman pleure dans une tristesse étouffée... La voiture démarre et plus rien, le trou noir. Puis le souvenir d'un froid glacial, un peu comme des lames de rasoir sur mes joues rondes anesthésiées et qui, comme un premier baiser, marquent mes premières secondes en France.

Ce déchirement est le premier souvenir de mon enfance.

Le souvenir aussi d'une étrange sensation, celle de passer d'un brouhaha d'amour à un silence brutal, une déchirure, un vide que mes parents doivent remplir désormais seuls. Remplir un gouffre.

Le déracinement n'est pas matérialisable, il se vit dans sa chair, il est indescriptible.

Après plusieurs décennies d'amour avec ce pays qui est devenu le mien, je m'appelle Ness, pour le public et pour les professionnels, mais Nezha est toujours là, à l'intérieur de moi.

Nous cohabitons toutes les deux dans une double identité, à cheval sur une double culture, mais bien ancrées dans nos racines et dans les valeurs familiales et universelles qui nous ont été transmises. C'est en partie de cela dont je veux témoigner dans ce livre. Un livre pour raconter combien les valeurs fortes et universelles sont le socle commun à toutes les réussites, y compris celle d'une petite fille d'immigrés.

Un livre pour remercier tous les parents qui, comme les miens, se sont sacrifiés, n'ont rien lâché et ont porté leurs enfants à destination de leur rêve ou de leur objectif, chacun à leur manière, chacun avec leurs mots.

Une histoire qui témoigne de tous les possibles pour tous, avec pour toile de fond le côté pile et le côté face de l'univers de la télévision.

Écrire l'histoire de la première femme arabe en *prime time* sur des chaînes occidentales majeures m'a été proposé à plusieurs reprises, mais écrire, ce n'est pas rien, et écrire sur soi n'est pas aisé pour moi qui ai passé ma vie à mettre en lumière les autres. J'ai toujours refusé, car je trouvais ça nombriliste et prétentieux. J'avais conscience d'avoir ouvert les portes à d'autres, mais pas suffisamment conscientisé le réel impact que cela avait pu avoir.

Puis le monde a changé, il s'est emballé dans une course folle à la division et à la haine. Devant mes écrans, je ne reconnaissais ni la France, ni ses valeurs. Oppressée par ce climat délétère, j'ai éteint mes écrans et accepté d'écrire pour livrer mon histoire.

Une histoire que je dédie à tous ceux :

- qui pensent que rien n'est possible ;
- qui ont oublié qui était la France ;
- qui crachent dans la soupe en ne tenant que les murs ;
- qui ont oublié la noblesse du mot « journaliste » ;
- qui alimentent la haine et créent la division ;
- qui ont organisé l'exclusion ;
- qui ont choisi le suicide social ;
- qui ont gouverné à la Machiavel ;
- qui voilent les voiles ;
- qui pensent que la femme qui réussit a écarté les jambes ;
- qui se prétendent croyants ;
- qui ont choisi l'hypocrisie des discours ;
- qui ne retiennent rien des côtes obscures de l'histoire ;
- qui, pour le pouvoir, sont prêts à tout faire basculer dans le noir ;

- qui ont tout sans s'en apercevoir ;
- qui ont oublié avoir des acquis qui n'existent nulle part ;
- qui bouffent le cerveau de nos gosses abandonnés dans le noir ;
- qui veulent répandre le sang pour s'approcher du mot « croire » ;
- qui n'ont plus confiance, ni en eux, ni en le pouvoir ;
- qui, pour le buzz et l'audience, font aux valeurs de la France un joli doigt d'honneur ;
- qui, dans les cités, ont oublié les vrais codes d'honneur ;
- qui crachent sur le père et giflent la mère ;
- qui renient leur histoire ;
- qui poussent la République à traiter ses gosses comme des bâtards ;
- qui détruisent les rêves ;
- qui bousillent les potentiels ;
- qui déshabillent les âmes ;
- qui pensent que le chtar fait partie du CV pour être un « bonhomme » ;
- qui usent et abusent de l'ignorance pour distiller les idées noires ;
- qui formatent les rêves et les pensées ;
- qui refusent la fatalité.

Moi, l'immigrée marocaine en France, je dédie mon histoire.

Celle d'une enfant qui a avancé avec la pression de la réussite que connaît chaque famille immigrée, car ceux qui restent au bled, eux, t'attendent au tournant si tu ne donnes aucun sens à ce lourd départ.

Je partage mon histoire comme un témoignage de tous les possibles. Comme un cri d'alarme à toutes les dérives. Je partage mon expérience pour que toi aussi tu y arrives. Je me mets à nu pour que tu te rendes compte que tout est un combat et que les batailles se gagnent.

La vie est un ring sur lequel tu rends les coups que tu reçois. Gagnant, perdant, peu importe car chaque round est une étape qui te mènera forcément à une victoire.

1

PREMIÈRE FEMME ARABE À LA TÊTE D'UN *PRIME TIME*

Il est tard dans cette nuit de décembre 2002 et je suis à la veille d'un tournage très spécial. J'aime travailler la nuit. Tout se désinhibe. C'est là que nous sommes totalement nous-même, libérés de tous jugements, de tous freins. La pensée s'affranchit de toutes les croyances pour se laisser glisser dans chacune de nos cellules. Elle se met à couler dans tous nos circuits.

La douceur de la pénombre, calme et silencieuse, me permet de me connecter totalement à moi-même. Son énergie est propice à la création sans limite, à l'hyper concentration et à la mémorisation, à la réflexion sans pollution interne ou externe. Elle réveille tous nos sens et nous rend complets et disponibles à notre écoute interne. C'est là que l'usine s'active. C'est là que la pierre devient diamant. C'est là que tout prend forme. Je travaille toujours très tard les veilles de tournage. Je revois cent fois le conducteur, minute par minute. Je rédige mes fiches et les plateaux de lancement.

Le cerveau aime la répétition, c'est son sport favori et le résultat est à chaque fois étonnant. Il devient notre pilote automatique. Lorsque l'adrénaline est à son point culminant, notre subconscient prend alors le relais.

Une dernière cigarette avant d'éteindre l'ordinateur. Il est presque quatre heures du matin. J'allume la télévision, pour regarder un truc léger, un peu comme pour créer une coupure, une transition ou un bug dans le cerveau qui va lui permettre d'activer la mémorisation. Une sorte de sauvegarde! J'ai besoin de ce pont entre le travail, la concentration et le sommeil.

07 h 00: le réveil sonne.

J'ai la boule au ventre, un mélange de peur, d'angoisse et d'excitation suprême.

Je me lève, sans me douter à quel point cette journée va avoir quelque chose de fabuleux pour ce que l'on appelle « les gens comme moi ». Est-ce que je réalise à ce moment-là ce qui est en train de se passer ?

Non, pas vraiment, car j'ai toujours le même trac, la même peur, la même boule au ventre, le même stress, la même respiration, le même cœur qui s'emballa à chaque challenge, chaque mission, chaque pitch. Je fais tout avec la même énergie. Je serais incapable de faire autrement. J'ai été programmée comme ça.

Pas de petit-déjeuner, je ne petit-déjeune jamais.

Je réveille Sofia, ma fille, et, comme tous les matins, elle prend son bol de céréales, et, comme tous les matins, nous nous installons devant la télévision pour regarder Pingu. J'adore aussi Pingu, c'est pour moi l'un des meilleurs films animés au monde. J'aime son langage universel et la manière dont il aborde les sujets, même douloureux. La puissance du langage non verbal qui nous oblige à nous comprendre et que l'on n'utilise pas assez...

Je dépose ma Sofia à l'école, Je prends son énergie. C'est une petite fille comme on en rêve tous d'avoir. Intuitive, elle vous démasque, vous ne pouvez rien lui cacher !

Je me souviens d'être rentrée un soir après une journée difficile pour je ne sais quelle raison. Arrivée devant ma porte, je mets sur mon visage le masque qui dissimule les maux. Je rentre dans l'appartement, et elle se jette dans mes bras, alors que d'habitude elle me demande de sa petite voix : « Tu m'as atché quoi Maman ? », car j'ai pour habitude de toujours lui ramener quelque chose. Ce soir-là, elle s'est contentée de me regarder avec ses billes pleines d'amour et d'innocence et m'a dit : « Maman, tu es plus belle que la vie ! ».

Elle avait senti. Ses mots ont suffi à pulvériser la boule au ventre et le stress, qui ont paru si ridicules face à cet amour immense qu'elle m'offrait.

08 h 30, retour à la maison, au calme, et dernier petit rendez-vous avec moi-même pour mon rituel préféré : douche, masque et musique à fond ! La musique a ce don de toucher l'âme et ses vibrations ancrent de manière puissante le *mood* que vous voulez inscrire dans votre mental.

Chez moi, la palette est large, de Vladimir Cosma à Wagner, en passant par Oum Kaltoum ou Kylie Minogue, en fonction de l'état d'esprit dans lequel je souhaite vivre la journée...

Une fois le corps et l'âme chouchoutés, j'attrape la tenue de tournage que j'ai achetée la veille chez Yves Saint Laurent avec mes deniers perso.

10 h 30, je m'engouffre dans un taxi, direction 28 boulevard des Capucines, dans le neuvième arrondissement de Paris. J'ai rendez-vous aujourd'hui avec la grande dame qui règne en maîtresse du music-hall depuis 1888, la mythique salle de l'Olympia. Le taxi me dépose et je ne réalise toujours pas vraiment.

Avant d'entrer dans ce temple, je passe faire un coucou dans le car-régie. J'ai toujours été fascinée par cet immense engin roulant, sans lequel rien n'est possible, car c'est d'ici que tout est orchestré par le réalisateur et son équipe.

Je salue les gars du son et le commandant de bord, Richard Valverde, l'un des réalisateurs les plus prometteurs de sa génération. J'aime son écriture, son style, son rythme. Chaque réalisateur a la sienne et pour un animateur, il est LE pilier central sur lequel se reposer. Il assure à la fois la mise en image, la captation, la gestion d'une centaine d'âmes, mais aussi ce lien capital avec les animateurs et animatrices, pour que nous soyons les plus beaux et les plus belles, que notre lumière soit parfaite, que nos axes soient valorisants, et il est souvent notre seul contact quand nous sommes jetés dans la fosse. Avec la scripte, il manage le timing d'une émission comme la partition d'une symphonie.

J'observe la dizaine d'écrans installés dans le car. Mais je regarde sans regarder, c'est assez étrange. Comme pour repousser le plus tard possible la réalité de ce que je suis en train de vivre.

Je quitte le car-régie et décide de traverser le boulevard pour découvrir la façade de ce magnifique écrin, et là, c'est le premier effet « waouh » !

Sous l'inscription mythique, « Olympia - Bruno Coquatrix - Music Hall », on lit, en très grosses lettres « La Légende des Voix ».

Moi, toute petite, devant cette façade mythique dont les plus grandes stars du monde ont foulé la scène, moi, avec le nom de mon émission inscrit aux néons rouges qui la caractérisent depuis tant d'années... J'en perds la voix et l'ouïe. Je flotte quelques instants en apesanteur avant d'être ramenée à la réalité par une autre musique, celle des klaxons qui animent ce grand boulevard parisien.

J'emprunte l'entrée des artistes, mes yeux commencent à briller. Tout le monde s'affaire, chacun a une tâche bien précise. Direction les loges, certains artistes sont déjà là pour leur répétition. J'aime l'ambiance des coulisses, j'y suis chez moi.

Je découvre ma loge, confortable, j'ai l'impression d'être une artiste des années vingt, ma période préférée. Dans la loge, mon équipe est déjà là, prête à l'œuvre et pleine de belles énergies. Muriel, Amélie, Caroline et Philippe ne se contentent pas d'être les meilleurs dans les domaines du maquillage, du stylisme et de la coiffure, ce sont aussi mes meilleurs alliés. Ma productrice, Dominique Cantien, passe faire son traditionnel câlin. Dominique est une femme forte, et en même temps, elle porte en elle une étonnante fragilité enfantine. C'est une éternelle amoureuse. Elle a une sensibilité d'artiste, c'est une sorte d'héroïne romanesque.

Djamel, l'assistant de Dominique, montre aussi le bout de son nez. Avec ses yeux rieurs, il est disponible jour et nuit, et est essentiel à toute cette machine, une sorte de couteau suisse qui a toujours une solution à tout, avec un sourire qui ne le quitte jamais. Dans la loge, l'ambiance est au rire et à la décontraction. Une fois maquillée, direction la scène pour la répétition et les essais lumière.

Je passe sur le plateau et je découvre cet écrin magnifique totalement modifié par un décor signé Michel Sarfati.

Comme avant chaque tournage, j'ai besoin de repérer chaque endroit, chaque angle, chaque perspective. Attraper chaque son, chaque couleur, comme si mentalement je modélisais l'espace pour me l'approprier entièrement.

Je termine toujours par la scène, cette scène sur laquelle je vais avoir le privilège de recevoir des artistes comme Elton John, Robbie Williams, Maryah Carey, Jane Birkin, Serge Lama, Luz Casal, Josh Groban, Phil Collins, Christophe, Christina Aguiliera, Diane Tell, Renaud et tant d'autres...

Je quitte la scène et découvre le coin « *talk* », l'espace où l'on reçoit et interview les artistes. Je m'assois sur l'un des canapés, je sens les puissants kilos de lumière sur mon visage. Les couleurs autour de moi sont chaudes et feutrées.

Je scrute la salle, pensif et, tout à coup, je prends comme une claque en pleine figure ! C'est à ce moment précis, où le plateau est presque vide, à part quelques techniciens qui s'affairent, avec cette odeur si particulière des *backstages*, que je réalise que quelque chose de spécial est en train de se passer pour moi.

Je réalise que je suis la première femme arabe à piloter seule un *prime time* sur une chaîne majeure occidentale, en l'occurrence France 2.

Ce n'est plus Ness, mais Nezha qui est assise comme une enfant au beau milieu de l'une des plus prestigieuses salles du monde. Je n'ai jamais eu peur des choses qu'on me proposait, parce que cette gamine-là ne m'a jamais lâchée, elle a grandi avec moi, et m'a fait grandir. Nezha, qui a toujours été là, m'a poussée jusqu'ici.

Et là, tout à coup, au milieu de ce décor magnifique qui se monte, je réalise l'ampleur de ce parcours improbable!

Je conscientise aujourd'hui les mots que l'on m'a dits ou envoyés. « Comment tu as fait ? » ; « C'est toi qui m'as donné la force d'y aller. » ; ou encore plus récemment : « Tu as changé ma vie. »

Je prends conscience qu'au-delà d'avoir fait mon job, j'ai participé à ouvrir les portes à d'autres.

C'est toute ma vie qui défile alors sur le velours rouge cardinal du grand rideau de l'Olympia.

Un peu comme si je prenais conscience seulement, là, maintenant, des distances parcourues et des étapes franchies, sans jamais avoir pris le temps de les regarder en face.

C'est maintenant l'heure de lancer le générique! Waouh, je pilote le truc, quoi!

Dans l'oreillette, j'ai François Tron, directeur des programmes de France 2, qui me souffle de la régie, comme si je pilotais Space X : « Bonne émission Ness ! »

Je pense à mes parents, aux miens, je ressens le besoin d'être avec eux, de vivre ce moment, les sentir, les prendre dans mes bras car sans eux, rien de tout cela n'aurait pu exister.

2

ANCRAGES

Je suis née à Casablanca le 27 juillet 1970, dans un quartier nommé Hay El Farah, le quartier de la joie. Un quartier dont je n'ai aucun souvenir.

Je suis une enfant de l'amour, viscéralement désirée.

Le rêve le plus précieux de Mohamed, mon père chéri, était d'avoir des enfants. À tel point qu'il avait fait un pari un peu spécial, qui fait encore tordre de rire toute la famille : « Moi, le jour où Naïma est enceinte, je mets une djellaba, des talons, je prends un sac à main et je me balade dans tout le quartier avec ! » Quand il a eu la certitude que Maman était enceinte, il a fait dix fois le tour du quartier déguisé en femme...

J'allais être le premier enfant de la famille, la maison était remplie de joie à l'idée d'entendre ce cri du bébé qui allait arriver, mon père était le plus heureux de la Terre...

J'ai mis trois jours à venir au monde. J'étais déjà engagée dans un combat, celui de rester dans le corps de cette adolescente de seize ans, une magnifique jeune femme que j'allais malheureusement abîmer en naissant. Elle ne m'en a pas voulu.

Maman aussi était un bébé, j'étais son poupon. Elle me faisait faire les mêmes vêtements qu'elle par son couturier. *Seventies* oblige : ce sera taille basse, pattes d'éph' et gilet long assorti... pour moi, pour un bébé...

Le tailleur de la famille était à chaque fois stupéfait de ses commandes, mais, avec tendresse et beaucoup d'humour, il exauçait les rêves de cette gamine « *fashion victim* ».

Maman a vite créé avec moi un lien très fort, très spécial. Elle me racontait sa vie pendant la tétée, j'étais à la fois sa poupée, sa copine et sa confidente.

J'ai été nourrie à la fois du lait et de l'histoire de ma mère. L'histoire d'une enfant pleine de fêlures et de force à la fois. Lorsque je m'endormais après la tétée, elle me chuchotait, tout en me caressant la joue : « Non non, il ne faut pas que tu t'endormes, j'ai pas fini de te raconter ! » C'était en même temps mignon et surréaliste, comme elle le dit elle-même aujourd'hui. Mais elle avait à peine dix-sept ans...

On dit que les ancrages les plus puissants, ceux qui vont déterminer une grande partie de notre personnalité, s'installent dans notre subconscient entre la gestation et l'âge de sept ans. Je vous laisse alors imaginer l'impact sur moi et mon chemin de vie.

Je suis donc le premier enfant de cette grande famille.

J'ai dix oncles et tantes, et on se bat pour me gaver d'amour, de papouilles et de cadeaux. Ma maison du Maroc, mon paradis bien ancré dans ma mémoire, est celle de mes grands-parents à Aïn Bordja, un quartier bien connu des Casablancais. C'est une ancienne base militaire française avec des baraquements transformés en habitations. Un petit village à part, presque en plein cœur de la capitale économique du Maroc. Tout le monde se connaît, il y règne un climat de bienveillance et de sécurité totale.

La maison trône à un petit carrefour, avec ses murs blancs peints à la chaux. Un immense palmier est planté au milieu d'un patio à ciel ouvert et habillé d'un jolin zéllige marocain. Ce patio où mon grand-père et mon arrière-grand-père nous contaient des histoires à la lueur douce d'une lampe à pétrole, dont l'odeur a laissé en moi une trace indélébile signifiant « instant de bonheur »...

Ils savaient tous les deux raconter, c'était un talent inné. Nous pouvions voyager à travers les siècles entre les légendes imaginaires et la réalité des combats en France ou en Indochine, tout ça emballé dans un puissant mélange de poésie, d'autodérision, de suspens, d'action, d'humour et d'héroïsme.

Dans la maison, il y avait deux immenses salons dans lesquels nous adorions nous tasser pour dormir ensemble et prolonger les soirées.

L'ensemble comportait aussi quelques surprises en termes d'architecture et d'agencement. La porte de la salle de bain, par exemple, était une très lourde porte de cellule en fer. Je me souviens du bruit sourd qu'elle faisait. Cela n'a jamais empêché la bonne humeur de régner dans ce havre de bonheur, ni la complicité avec mes oncles, dont certains étaient à peine plus âgés que moi.

Miloud et Fetah, par exemple, sont mes oncles, mais aussi mes frères de lait puisque ma grand-mère et ma mère se relayaient pour les tétées.

D'ailleurs, pour moi, ma grand-mère Yamna, que tout le monde surnommait Nana, était ma mère, et avec mon frère Khalid, nous appelions notre jeune et jolie maman par son prénom : Naïma.

Nana était une femme forte, indépendante. Elle était tout en rondeur, toute moelleuse. Nous nous collions tous à elle comme des louveteaux à la louve.

C'était une Chérifienne de la dynastie alaouite. La voix cassée, la posture, le regard, tout chez elle forçait l'admiration et le respect. Hommes et femmes se taisaient lorsqu'elle se dressait. Elle était comme chargée d'un pouvoir divin. Pour ses dons, les gens venaient de tout le Maroc, mais aussi d'Europe ou du Canada.... Un pouvoir que les êtres rationnels ne peuvent pas vraiment comprendre...

La porte de sa maison était ouverte presque jour et nuit pour recevoir les maux du monde et pour nourrir ceux qui avaient faim.

Nana avait été mariée une première fois à l'âge de huit ans, une sorte de « réservation » due à sa beauté, car une belle blonde au teint laiteux était gage d'une belle descendance. C'est encore le cas dans bien des pays arabes...

Cette grand-mère à la personnalité unique avait pris la fuite après quelques semaines de mariage. Quelques années plus tard, elle avait épousé l'homme de sa vie, mon grand-père Baba. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils étaient beaux, ils s'aimaient, et, jusqu'à leur dernier souffle, ils ont eu un respect et une tendresse infinis l'un pour l'autre.

Mon grand-père Baba était très grand et il avait un œil vert et un autre noisette, ce qui lui donnait un regard à la fois doux et mystérieux.

Je le revois rentrer du travail, grand, l'allure élégante et une démarche à la John Wayne. Il m'emmenait dans toutes ses virées avec son copain Ba El Ghazi, que j'adorais.

J'ai été très tôt baignée davantage dans l'univers des hommes que dans celui des femmes...

J'étais toujours collée à mon grand-père, il m'appelait « mon petit moustique ».

À l'époque, le petit moustique en question, avec ses cheveux raides et noirs, ressemblait davantage à une Japonaise qu'à une Arabe. Tout comme mon petit frère Khalid, né onze mois et demi après moi, mon presque jumeau. Lui aussi était une petite boule japonaise ! Un petit personnage de manga espiègle et hyper actif.

Baba, lui aussi, m'a donné en héritage le statut de Chérifienne, mais de la dynastie Idrissi. Je me souviens du jour où Nana m'a montré un document usé par le temps qui portait le sceau et la signature de tous les rois et sultans du Maroc. Un document très impression-

nant qui atteste de notre statut de Chérifiens, c'est-à-dire de descendants du prophète. C'est notamment ce qui fait du roi Mohammed VI le commandeur des croyants. J'étais jeune, je n'ai pas compris l'importance de ce document et tout ce qu'il impliquait. Beaucoup de trafics de ce genre de documents ont eu lieu dans les années 70 et 80. Certains ont acheté leur statut de Chérifiens, au détriment de familles comme la mienne, qui s'est vue spoliée, dépouillée de ses biens, de ses terrains et de son statut. Je ne sais pas ce qu'est devenu ce précieux document... Il est parti avec Nana et Baba. Peut-être que ce sera ma prochaine quête : restaurer le statut des miens, pour l'histoire de ce que l'on appelle la « Chajara », l'arbre familial.

Ma famille a son lot de femmes fortes et charismatiques qui imposent le respect à tous ceux qui croisent leur chemin.

Des femmes combattantes, comme Nana et sa sœur, ma grande tante Hasna. Toutes les deux ont œuvré pour l'organisation secrète de la résistance contre le protectorat français auprès de Mohammed Zerktouni.

Mais aussi des mères, qui sont les grandes oubliées des récits sur les parcours de l'immigration et qui ont pourtant été les bâtisseuses essentielles dans les foyers. Reléguées au rôle de mère au foyer, un statut méprisé par nombre de castes, mais ô combien essentiel. Elles élèvent, elles transmettent, elles éduquent, elles cadrent et, dans le même temps, elles aiment.

Pour elles, le déracinement est une déchirure émotionnelle abyssale.

Ma mère a sacrifié sa vie à une famille fusionnelle. Elle m'a appris à ne jamais oublier d'où l'on vient, ni les siens. Elle m'a appris la rigueur, le travail parfaitement exécuté, l'art de trouver des solutions avec les outils ou moyens que l'on a. Elle m'a appris que l'on n'a rien sans rien. Femme de caractère, elle est avec mon père l'associée à parts égales de cette entreprise qu'est la famille.

J'ai grandi au milieu de femmes indépendantes, de femmes arabes libres et magnifiques. Toutes mariées par amour, toutes libres de leur choix. Une seule règle : se respecter, et donc, par ricochet, se faire respecter. Ne pas se vendre et ce, quel que soit le prix. Ma société n'est pas celle qui enferme ses femmes et je ne me suis pas construite dans la version de la femme arabe fantasmée pour les uns, réelle pour les autres, celle d'une femme enfermée et forcément soumise.

Ce n'est pas possible, ça ne rentre pas dans mes cases... Pas dans ma famille et pas dans mon Maroc à moi.

Du côté de mon père, l'histoire familiale est différente, avec des origines plus modestes. C'est pourtant un dandy élégant, un beau brun aux yeux couleurs miel et à la bouche pulpeuse, parfaitement dessinée et ornée d'un joli grain de beauté dont j'aurais rêvé hériter!

Un autre grain de beauté trône sur sa joue. Celui-ci a une histoire toute particulière. Quand nous étions petits, Papa nous contait ses combats héroïques, et surtout imaginaires, contre les forces allemandes durant la Seconde Guerre mondiale.

Une balle fantastique était restée logée dans sa joue, et elle était devenue un grain de beauté. Nous y avons cru longtemps!

Mon père a été élevé par un petit bout de bonne femme berbère de la région de Taroudant. C'est peut-être ce qui a façonné sa vision, son respect pour la femme et son côté parfois presque féministe.

Je n'ai vu ma grand-mère paternelle qu'une seule fois. Elle était si heureuse de nous rencontrer... mais elle n'a jamais pu voir nos visages, car elle avait perdu la vue.

C'est la femme de la famille à qui, physiquement, je ressemble le plus. Petite, fine et sèche, rien ne lui faisait peur. Elle allait jusqu'à gifler les hommes lui manquant de considération ou de respect.

Le père de Papa était mort alors qu'il est tout petit. C'était un notable qui aurait été empoisonné par erreur lors d'un complot, buvant un verre de thé à la menthe qui ne lui était pas destiné.

Mon père dit souvent : « Je n'ai pas peur de la mort car je vais rencontrer mon père. » C'est ce manque, ce vide immense, qui a sans doute créé chez lui cet amour infini pour ses enfants.

Mon père n'est pas allé à l'école, contraint de faire des petits boulots pour aider sa mère. Des conditions de vie que l'on a du mal à imaginer aujourd'hui...

À quatre ans par exemple, il était berger et gardait des moutons en échange d'un bout de pain, d'un semblant de repas ou d'un manteau quand il faisait froid. Un manteau que la propriétaire du troupeau n'hésitait pas à lui retirer du dos quand il avait le malheur d'égarer une bête...

Mais mon père n'a gardé aucune rancune de ces mauvais traitements. Il n'est pas du style à se plaindre ou à se victimiser. Il conclut toujours ses récits par ce qu'il en a retenu de beau et de bon. Il regarde le monde avec le cœur.

Très jeune, Papa rejoint l'une de ses sœurs, mariée à Moha Arik, un gardien d'usine de textile à Casablanca, qui va devenir un très grand nom de la boxe. Il mettra les gants avec Marcel Cerdan, premier sélectionneur de l'équipe olympique du Maroc. La boxe va d'ailleurs bercer mon enfance en France.

Papa est débrouillard, il s'intègre vite dans cette usine dont les propriétaires sont juifs marocains. C'est là, qu'il va rencontrer Danino, son ami et « banquier ». Papa lui confie tout son argent, que Danino va lui rendre précipitamment un soir et, sans donner aucune explication, il va disparaître. Papa va chercher son ami partout avant d'apprendre son départ pour Israël. Encore récemment, mon père me demandait de faire des recherches sur les réseaux sociaux pour retrouver son ami envolé. . .

Tout d'abord coursier, il devient laveur de voitures pour le parc des patrons, jusqu'au jour où on lui propose de le former sur les machines à tisser. C'est comme ça qu'il va devenir tisserand.

Par la fenêtre de l'usine, il va bientôt apercevoir ma mère et tomber amoureux. Ils se marieront en septembre 1969.

Oncle Moha quitte le Maroc pour la France et insiste pour que Papa le suive. Il n'est pas convaincu. Sa vie avec Maman est heureuse, petit à petit il ouvre deux épiceries, tout en continuant le tissage. Mes parents ne sont pas millionnaires, mais ont une vie agréable. Papa décide quand même de rendre visite à son beau-frère Moha et à ses amis fraîchement installés en France. Pour se faire une idée.

Il se rend à Cholet, chez Ahmed Moutaouil, un ami très cher qu'il considère comme un frère, et qui travaille à l'usine Alexandre Turpault, une marque prestigieuse spécialisée dans le linge de maison de luxe.

Papa visite l'usine, observe les machines et le patron lui demande de lui faire une démonstration de ses talents.

Ils lui proposent un contrat sur-le-champ. Mon père refuse, sa vie est au Maroc. Mais il repart avec un contrat sous le bras. . . au cas où.

Une fois au pays, ils se concertent avec ma mère, pèsent le pour, le contre, et finalement, prennent la décision de partir pour la France, avec pour principale motivation la perspective d'offrir à leurs enfants la chance d'avoir accès à la qualité de l'enseignement français. . .

Mon père nous précède de quelques mois, travaille, trouve un appartement, le meuble et nous fait venir en avion, malgré ses petits moyens. Il a toujours voulu ce qu'il y avait de mieux pour nous.

Ma mère est une femme belle, d'une élégance naturelle.

Elle a la peau claire, elle est brune, avec des cheveux raides et soyeux. Un tube de rouge à lèvres fait office de fard à joues, de fard à paupières et rosit légèrement sa jolie bouche pulpeuse. Je la regarde passer son glaçon d'eau de fleur d'oranger sur le visage tous les matins.

J'adore la regarder s'habiller. Toujours au fait des dernières tendances de la mode, toujours, chic, sans aucun faux pas. Tout tombe parfaitement.

Après le départ traumatisant de Casablanca, nous nous installons dans notre appartement de Cholet, dans le quartier des Mauges. Il est agréable, bien agencé, meublé avec goût et à la tendance du moment.

Nous sommes en décembre 1973 et ma mère, moi et mes deux petits frères, Khalid et Hicham, encore nourrissons, découvrons l'hiver et le froid glacial.

J'ai souvenir de grandes séances de jeux dans le parc en bas de l'immeuble, nous nous mettions à hurler dès qu'un autre enfant approchait. Nous avons peur de cette langue inconnue, de ces physiques que nous n'avions pas l'habitude de voir.

Notre résidence était calme, nous étions les seuls Marocains. Il y avait une famille de Portugais dans l'immeuble voisin. Et il y avait Madeleine, ma première copine d'enfance que j'allais rencontrer dans ce bac à sable au pied de l'immeuble.

Je garde de merveilleux souvenirs de cette période. Même si les larmes de ma mère venaient régulièrement assombrir ce tableau.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris d'où venaient ces larmes. Le déracinement, le déchirement, l'absence des siens qui lui manquaient terriblement. C'était encore une enfant qui, comme moi, avait une relation fusionnelle avec ses parents, ses frères, ses sœurs, son pays, sa langue. Elle était encore si jeune... Cette souffrance et ce vide abyssal ne l'ont jamais quittée.

À l'époque, mes parents ne maîtrisaient pas la langue française. Tout comme la majorité de leurs amis. Sauf les copains algériens harkis.

Ça a donné lieu à quelques scènes assez drôles, comme le jour où, sur une ordonnance, le médecin a prescrit une cuillère à café de sirop, que mon père a pris une cuillère pleine de café noir moulu et a mis le sirop dessus ! Et il a dit : « Eh oui, il a dit une cuillère à café ! ». Cette histoire les a fait longtemps se tordre de rire... J'aime cette distance et cette manière de voir les choses. Ce sens de l'autodérision.

Depuis notre tendre enfance jusqu'à aujourd'hui, mes parents nous ont toujours câlinés, cajolés, papouillés, dit des « je t'aime » à la pelle ! À cinquante ans, je joue encore avec mes parents comme si j'en avais cinq. L'amour entre nous est viscéral.

L'amour de mes parents était tellement immense qu'il pouvait effacer tous les maux. Cela ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas sévères, oh que non, nous avions notre salle de tribunal quand nous faisions une bêtise et qu'il fallait passer devant le juge... Cela suffisait à calmer l'envie de faire des conneries !

Mes parents avaient des valeurs et des conduites à tenir qui étaient non négociables. À commencer par le rapport à la France et le respect des lois.

Je me souviens de cette phrase que je trouve d'une intelligence exquise : « Ici, nous sommes des invités et lorsqu'on est invité, on ne met pas les pieds sur la table. » Quelle meilleure façon d'expliquer les choses à trois bambins ?

Nous avions même interdiction de jeter nos papiers de bonbon dans la rue. Tout restait dans les poches jusqu'à la maison. Nous devions dire « bonjour », « merci » et aussi « Voulez-vous de l'aide ? » à une mamie française qui vivait juste au-dessous de chez nous. Nous l'aidions à transporter ses courses, à se déplacer...

L'école peut donner des cours de civisme, enrichir intellectuellement, mais pour comprendre comment se comporter en société, ce sont l'éducation, l'amour et la confiance que l'on reçoit au sein de la famille qui sont les clés essentielles de l'équilibre.

Il fallait toujours avoir une attitude irréprochable, vis-à-vis des autres bien sûr, mais aussi vis à vis de soi-même, être propre et toujours correctement habillé.

Les gros mots et la vulgarité étaient tout simplement interdits au sein du foyer. Hors de question de hausser le ton sur mon père ou sur ma mère. Même les rapports entre frères et sœurs ont toujours été empreints de respect. Dans nos fâcheries enfantines, nous préférons prendre de la distance plutôt que de s'écharper. C'est toujours vrai aujourd'hui lors de nos désaccords d'adultes !

Mes parents ont un respect immense pour la France, la République, les lois, et le règlement. Nous étions très cadrés sur les valeurs. Ça aussi, c'était vraiment non négociable ! Ils voulaient apprendre des Français, mais aussi que nous leur fassions découvrir qui nous étions. Pour eux, l'échange était très important. Cela passait par les repas préparés par ma mère, les discussions ou encore les services rendus entre voisins.

J'ai été élevée dans l'idée que pour bien vivre, il fallait aller à la rencontre des gens, échanger avec eux. J'ai eu la chance de ne pas vivre dans un ghetto.

Mon père nous a même inscrits au catéchisme pour nous permettre de mieux comprendre la religion de nos « hôtes » !

Il m'a appris que la spiritualité était quelque chose de très intime. Une conversation entre toi et ta croyance ou le divin.

C'est pourquoi je ne suis pas favorable à l'étalage de tout ça, j'en ressens comme un manque de pudeur.

Je suis croyante, je crois en un dieu, celui de l'humanité, celui qui n'a pas de visage, pour que tout le monde puisse s'identifier à lui.

L'histoire a prouvé combien l'humain, avec ses effroyables stupidités, son avidité et sa soif du pouvoir, a utilisé la foi comme une arme de destruction massive, un outil de division et de haine, alors que son ADN a pour but de nous aider à vivre ensemble...

Mes parents étaient pratiquants, mais chez nous, c'était la fiesta tous les week-ends.

On avait un grand *living* avec de l'alcool pour les invités, alors que mes parents ne buvaient pas. Ils ne souhaitaient pas que leurs amis se sentent exclus ou jugés.

La musique était omniprésente chez nous, elle habillait les matinées, les journées et les soirées. Oum Kalthoum, Adelhalim Hafid, les Beatles, le chaabi marocain, le disco, la soul et les variétés françaises... une sacrée macédoine qui a développé chez moi une oreille musicale à toute épreuve !

Pour les réunions familiales, il y avait l'équipe de Cholet et puis celle d'Angers, les neveux et nièces de mon père. Ils étaient tous beaux et avaient pour la plupart l'âge de ma mère.

Je me souviens de Fatima, une nièce de mon père qui est juste un peu plus âgée que ma mère. Je l'appelle donc ma tante. Très latino, les cheveux noir ébène et le teint mat. Elle travaille chez Thomson. Elle a un charisme de dingue et la personnalité qui va avec. Une plante sublime, toujours en tailleur impeccable, le brushing toujours parfait : un mix entre Jackie Brown et Jessica, de la série *Suits*.

Du haut de mes sept ans, je bavais devant ses escarpins, j'étais subjuguée par sa beauté, son indépendance, je la regardais comme on regarde une idole !

Fatima a été un référent fort dans ma vie. D'ailleurs, je n'ai pas vraiment souvenir de femmes dites « soumises », ni dans ma famille ni chez les amis de mes parents. Elles étaient toutes libres dans ces années soixante-dix, les années disco et soul, pattes d'éléphant et col pelle à tarte.

Ces jeunes gens arrivaient tous de Casablanca et découvraient le véritable visage de la liberté.

Voilà, j'ai grandi sur ce socle : un père et une mère d'une sagesse absolue qui vivaient dans la générosité, l'amour de leurs enfants et des autres, et la gratitude de chaque instant. Une partie de ma personnalité vient de là, j'y puise ma force.

Et peut-être aussi mes faiblesses...

Quand je suis née, ma grand-mère a dit, en me levant vers le ciel tel Simba dans le Roi Lion : « Cette enfant sera le grand arbre sous lequel tout le monde viendra se réfugier, puis de rajouter, Nezha, avec toi l'abondance et le bonheur viendront. »

La barre a été placée très haut, et ça a pu être parfois difficile quand je ne l'atteignais pas... c'était une sorte de responsabilité vis-à-vis de ma famille, aussi, un engagement moral à les aider et à les protéger...

Bien des années plus tard, après des après-midi shopping avenue Montaigne, il m'arrivait, une fois rentrée à la maison, d'aligner les chaussures et les sacs, et de traverser des moments de solitude et de culpabilité horribles parce que je convertissais mes achats en dirhams et réalisais le nombre de personnes que j'aurais pu aider avec ça...